Tenus en respect, aucun des émeutiers ne bougea.

Ils se contentèrent de proférer, à l'adresse de M. Panaux, des menaces de mort qu'ils se disposaient à mettre à exécution après le départ du chef de station.

En effet, ce fonctionnaire était à peine éloigné que les plus furieux se jetèrent sur la porte pour pénétrer dans la maison, en vociférant que M. Panaux ne sortirait pas vivant de chez lui.

En présence de leur attitude, M. Flamion braqua dans leur direction un revolver — non chargé — sur lequel il venait de mettre la main, et parvint par ce moyen à les retenir assez longtemps pour permettre à M. Panaux de se réfugier dans sa salle à manger et pour fermer à clef la porte de la rue.

M. Flamion se replia du côté de la salle à manger, dont il ferma également la porte à clef.

A peine la porte de la rue était-elle fermée que, prise d'une nouvelle fureur, la bande se rue en avant, l'enfonça d'un premier coup et fit voler en éclats le panneau supérieur.

Elle était maîtresse de la place, elle se rua dans le corridor en appelant à grands cris le directeur et M. Flamion qu'elle menaçait d'écharper. Bientôt, acculé dans son dernier retranchement, M. Panaux fit feu deux fois de son revolver qu'il avait pris la précaution de charger. Les balles n'atteignirent heureusement personne.

Néanmoins son attitude énergique avait mis ses agresseurs en déroute, et, lorsque le chef de station, qu'on avait rappelé à la hâte, arriva, on eut facilement raisons de quelques obstinés qui ne prétendaient pas s'éloigner sans mettre leurs menaces à exécution.

Il était alors 5 h. 1/2.

L'habitation de M. Panaux ne présentant plus suffisamment de sécurité pour lui et pour sa famille, M. le chef de station les ramena chez lui.

M. le procureur du Roi à Charleroi a été immédiatement informé du fait, ainsi que la gendarmerie de Binche.

Après le départ de la bande, on constata que tous les objets se trouvant dans le corridor et dans la pièce servant de cuisine avaient été brisés.

ETAT-CIVIL. — ROUBAIX. — *Déclarations de naissances 5 mars.* — Emérence Deeruyenaere, rue Beaurewaert, cour Tonneau, 5. — Jeanne Bourgeois, rue Sainte-Elisabeth, cour Desreumaux, 5. — Pierre Smet, rue des Anges 18. — Marie Devenin, rue de la Chaussée, cour Cantraine, 9. — Palmyre Dorchie, rue Dampierre, maisons Carlier, 6. — Jeanne Duhamel, rue d'Alma, 270. — Fernand Marcy, rue du Collège, 129. — Mathilde Depreter, Hôtel-Dieu. — Jules Penin, Hôtel-Dieu. — Louise Klein, rue Sainte-Elisabeth, 31. — *Mariage du 5 mars.* — Pierre Chamart, 29 ans, citerneur, rue Saint-Jean, 12, et Marie Lepers, 29 ans, rattacheuse, rue Bernard, cour Desbonnet, 7. — *Déclarations de décès du 5 mars.* — Joseph Jonckeere, 4 mois, rue Saint-Joseph, cité Saint-Joseph, 24. — Bourgois, présenté sans vie, rue des Longues-Haies, cour Desreumaux, 9. — Louis Michiels, 1 an, rue de la Guinguette, 57. — Joseph Lebrun, 61 ans, journalier, rue Heilmann, cour Veirmeere, 22. — Hortense Delcourt, 65 ans, rue des Anges, court Dhont. — Sophie Farvaque, 56 ans, rue des Filatures, 75. — Albert Debuquoi, 1 an, rue Fulton, maisons Tiberghien, 4. — Céline Verlinde, 5 mois, rue de Rome, cour Rogier, 7. — Marie Dudicque, 38 ans, rue des Longues-Haies, cour Desrumaux, 9.

TOURCOING. — *Déclarations de naissances du 5 mars.* Marie Arensma, au Blanc-Seau, rue de l'Eglise. — Julia Delmotte, au Brun-Pain. — Aline Descamps, rue du Bois. — Victor Dal, rue de Menin. — Ursule Billet, rue de Gand — Jules Planckaert, pont de Neuville. — Marie Petit, au Hallot. — Marie Kibbe, à la Bourgogne. — *Déclarations de décès du 5 mars.* — Laure Deuville, 60 ans 7 mois, au Brun-Pain. — Sidonie Fraeyman, 8 mois, sentier de Neuville.

BOUSBECQUE. — *Déclarations de naissances du 26 février au 5 mars.* — Agnès Leeoy, à la Basse-Ville. — Marie Allard, à la Basse-Ville. — *Déclarations de décès du 26 février au 5 mars.* — Alice Fauquenoit, 24 jours, les Bois. — Alice Coussart, 22 mois, rue de Wervicq.

LINSELLES. — *Déclarations de naissances du 28 février au 4 mars.* — Désiré Callens, le Blaton. — Henri Six, le Flegard.

Convois funèbres & Obits

Les amis et connaissances de la famille QUIÉVREUX-DESQUIENS qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Monsieur Louis-Albert QUIÉVREUX, décédé à Roubaix, le 4 mars 1887, dans sa 52e année, administré des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de bien vouloir assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le dimanche 6 courant, à 9 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le lundi 7, à 4 heures 1/2, et aux Convoi et Service solennels, qui auront lieu le mardi 8 dudit mois, à 10 heures, en l'église Saint-Martin, à Roubaix. — L'assemblée à la maison mortuaire, boulevard Gambetta, 43.

Les amis et connaissances de la famille MONSEUX-DESRUMAUX qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de M. Pierre MONSEUX, veuf de Dame Marie DUBOIS, décédé à Roubaix, le 5 mars 1887, dans sa 87e année, administré des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de bien vouloir assister aux Convoi et Service solennels, qui auront lieu le mardi 8 courant, à 8 heures 1/2, en l'église du Très-Saint-Rédempteur, à Roubaix. — L'assemblée à la maison mortuaire, angles des rues Delezenne et du Pile.

Les amis et connaissances de la famille PIPART-FARVACQUE qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Dame Sophie FARVACQUE, décédée à Roubaix, le 5 mars 1887, dans sa 57e année, administrée des Sacrements de notre mère la Ste-Eglise, sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de bien vouloir assister aux Convoi et Salut Solennels, qui auront lieu le lundi 7 courant, à 4 heures, en l'église Ste-Elisabeth, à Roubaix. —L'assemblée à la maison mortuaire, rue des Filatures, 75.

Un Obit solennel Anniversaire sera célébré en l'église Saint-Martin, à Roubaix, le lundi 7 mars 1887, à 9 heures 1/2, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis DESBARBIEUX, époux de Dame Marie GRANDSIRE, décédé à Paris, le 5 mars 1886, dans sa 49e année, administré du Sacrement de l'Extrême-Onction. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit solennel Anniversaire sera célébré en l'église Saint-Sépulcre, le lundi 7 mars 1887, à 9 heures 1/2, pour le repos de l'âme Monsieur Jean-Camille-André TILLET, décédé à Roubaix, le 21 mars 1886, dans sa 19e année, administré des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit solennel Anniversaire sera célébré en l'église du Sacré-Cœur, à Roubaix, le lundi 7 mars 1887, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Edouard-Auguste DAUPHINE, époux de Dame Célina LERICQUE, décédé à Roubaix, le 7 mars 1886, à l'âge de 59 ans et 2 mois, administré des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit solennel du mois sera célébré en l'église Saint-Martin, à Roubaix, le lundi 8 mars 1887, à 8 heures, pour le repos de l'âme de Mademoiselle Joséphine-Louise GIETAERT, décédée à Roubaix, le 1er février 1887, à l'âge de 25 ans et 8 mois, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit solennel Anniversaire sera célébré au Maitre-Autel de l'église du Sacré-Cœur, à Roubaix, le lundi 7 mars 1887, à 10 heures 1/4, pour le repos des âmes : de Dame Henriette DHALLUIN, épouse de Désiré LEZY, décédée à Roubaix, le 10 mars 1885, dans sa 61e année, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise, et de Monsieur François-Joseph LEZY, son fils, décédé à Roubaix, le 26 janvier 1884, à l'âge de 33 ans, administré des Sacrement de notre mère la Sainte-Eglise. Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit solennel Anniversaire sera célébré en l'église de Lambersart, le lundi 7 mars 1887, à 10 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Aimable CHARLET, époux de Dame Maria BOUCKAERT, décédé à Roubaix, le 20 janvier 1886, à l'âge de 43 ans, administré des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit solennel sera célébré au Maître-Autel de l'église Saint-Martin, à Roubaix, le lundi 7 mars 1887, à 11 heures, pour le repos de l'âme du très-cher et regretté FRÈRE EMÉTÈRE, ancien professeur et directeur des Ecoles chrétiennes de cette ville, pieusement décédé, le 14 janvier 1887, dans sa 62e année, muni des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit solennel anniversaire sera célébré en l'église Saint-Sépulcre, à Roubaix, le lundi 7 mars, 1887, à 9 heures, pour le repos des âmes : de Monsieur Gustave BOUZIN, contre-maître chez MM. Buisine et Cie, emballeurs, veuf en premières noces de Dame Alodie VINCENT, décédé à Roubaix, le 9 avril 1886, à l'âge de 48 ans, et de Dame Catherine BRUNIN, épouse de M. Jean-Baptiste BOUZIN, décédée à Roubaix, le 18 janvier 1886, dans sa 69e année, administrée des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Les Membres du Denier des Ecoles catholiques feront célébrer des Obits en l'église du Sacré-Cœur à Roubaix, pour le repos de l'âme de Monsieur Edmond-Jean-Baptiste-Carlos-Joseph RANFAING, membre du Denier, section du Sacré-Cœur, pieusement décédé à Roubaix, le 19 février 1887, dans sa 22e année, administré des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise, le mardi 8 mars, à 6 heures 1/2, obit du denier, le mardi 8 mars, à 7 heures, obit de la section. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Wattrelos, le mardi 8 mars 1887, à 10 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Antoine-Joseph SALMON, décédé à Wattrelos, le 8 février 1887, dans sa 82e année, administré des Sacrements de notre mère la Sainte-Eglise. Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme en tenant lieu. 27324d

FAITS DIVERS

La production de la bière en Angleterre. — Le Parlement vient d'être saisi d'un intéressant rapport sur l'importance de la fabrication de la bière en Angleterre et dans le pays de Galles.

Il ressort de ce document qu'il y a, dans cette partie du Royaume-Uni, de neuf à dix mille brasseurs qui, comme tels, payent le droit de patente, et un peu plus de soixante-douze familles qui brassent pour leur usage personnel et ne sont, de ce chef, assujettis à aucune taxe.

Ces deux classes de brasseries ont besoin annuellement d'environ quarante-six millions de boisseaux de malt et cinq milliards 700 mille livres de sucre.

Les patentes des brasseurs et les droits sur la bière ont rapporté l'année dernière au trésor un peu plus de 212 millions de francs.

On sait que l'Angleterre ne boit pas seule toute la bière qu'elle produit ; elle en envoie à ses colonies et aux quatre parties du monde. L'Australie et l'Amérique sont ses plus importants clients.

La valeur déclarée des bières exportées l'année dernière a dépassé 37 millions et demi de francs.

VOYAGEURS DE DISTINCTION

On signale à Gorée, l'embarquement prochain
D'un convoi de deux cent soixante-dix chamelles
—Accompagnées de leurs cornacs, la lance en main,
Qui doivent figurer aux fêtes solennelles
Du Congo, le 20 mars, offertes à Roubaix,
Par les frères Vaissier, et données à leurs frais.

Savonnerie du Congo, Paris-Roubaix.
14355—27331d

VARIÉTÉS

LA SOLDADERA

SOUVENIRS DE CAMPAGNE

Vers la fin de janvier 1861, les troupes françaises rayonnaient dans l'intérieur du Mexique jusqu'à Zacatecas et Guadalajara, sur le versant du Pacifique, avec mission de préparer l'élévation au trône de l'archiduc Maximilien.

La longue route de Mexico à Guadalajara, où le général en chef avait établi son quartier général, était gardée militairement. Dans les villes principales, de gros détachements ; dans la campagne, de petits postes intermédiaires, pour parer aux surprises des libéraux.

Un officier français occupait alors le point de S. Juan, près Queretaro, de lugubre mémoire, avec quarante-cinq cavaliers, tous volontaires d'Afrique, et une compagnie de gardes rurales, mexicaine, placée sous ses ordres. Hommes et bêtes faisaient tranquillement la sieste en plein soleil, abrités sous des gourbis de paille de maïs, lorsque soudain le petit camp entra en émoi. Un Indien, couvert de sueur et de poussière, venait d'arriver porteur d'une triste nouvelle.

Le courrier du général en chef, passé l'avant-veille et chargé des adhésions impérialistes des provinces soumises à destination des Tuileries et de Miramar, avait été attaqué dans les environs d'Arroyo-Zarco, à une trentaine de lieues de Mexico, par une forte bande de guérillas. La diligence, qui contenait une quinzaine de zouaves et un officier suédois, avait subi un assaut de plusieurs heures. Le massacre avait été complet. L'escorte entière avait succombé. Seul, au départ de l'Indien, l'officier, quoique atteint de onze blessures, tant coups de feu que coups de lances, respirait encore. Ce valeureux officier, c'était M. Ericsson, qui avait suivi toute la campagne avec nous au 3e chasseurs d'Afrique. Il a survécu d'ailleurs miraculeusement et fut attaché plus tard à S. M. le roi de Suède comme officier d'ordonnance.

Les partisans mexicains avaient toutefois payé chèrement leur triomphe. Soixante-dix sept cadavres des leurs avaient touché le sol autour de la diligence changée en forteresse. L'Indien, tout tremblant encore, ajoutait de la part de l'alcade « que la guerilla, une fois le coup fait, s'était jetée, à travers champs, vers l'hacienda de Nopales, marchant dans le but de tourner et d'écraser à l'improviste le faible poste de S. Juan. » Avis de la catastrophe fut immédiatement transmis au général Mejia, commandant en chef à Queretaro. Le lendemain matin, l'ordre était arrivé de courir sus à la guerilla signalée.

De nouveaux renseignements avaient appris que ce gros de partisans obéissait à un nommé Ramirez, jeune patriote du Michoacan, connu pour l'un des plus audacieux et infatigables adversaires de l'Intervention. Avec un pareil ennemi, qui disposait de forces supérieures, il fallait jouer serré.

Le hasard avait bien fait les choses. Le capitaine V..., qui commandait le poste de S. Juan, quoique dans la force de l'âge, était déjà un vieux routier. Basque d'origine, ancien engagé volontaire d'Algérie, ayant couru sa carrière dans les bureaux arabes, nul ne possédait mieux que lui les ruses de guerre. D'une haute stature, froid, aussi énergique que prudent, il en imposait à tous avec sa balafre en plein front. Il connaissait tout, excepté les bonnes fortunes. On ne lui savait que deux passions, celle du drapeau et celle de son cheval, vaillant compagnon venu avec lui des sables du Djebel-Amour. Une fois en selle, coursier et cavalier ne faisaient plus qu'un.

***

La soupe est mangée ; le boute-selle sonne. La petite troupe française est joyeuse de courir à une aventure. La longue inaction du bivouac est si pesante ! On va donc joindre enfin l'ennemi si souvent insaisissable ! La colonne s'ébranle, cavaliers en tête ; les soixante fantassins de la garde rurale suivent. Les soldaderas ferment bruyamment la marche.

La soldadera, c'est la compagne irrégulière du soldat mexicain. Les unes montent à mule, la face soigneusement enveloppée sous le chapeau de paille aux larges rebords crainte de la poussière : les autres, les plus humbles, portent à dos ou sur la tête, toujours courant les ustensiles de ménage et les maigres provisions de la journée ; souvent même, elles ont un enfant dans les bras. Elles furètent partout sur leur passage, afin d'augmenter la ration de leur soldat. Elles se jettent comme une nuée de sauterelles sur les champs de maïs ou de cannes à sucre qu'elles dépouillent, sans que personne songe à s'en plaindre. C'est usage reçu : c'est la dîme de guerre. Le soir, elles allument les mille cuisines du bivouac, chantent, fument la cigarette, puis couchent en plein air, pêle-mêle avec la soldatesque. Au combat, elles sont à leur poste et marchent d'une allure résolue. La soldadera, c'est l'intendance militaire ; sans elle, le soldat mexicain serait souvent mort de faim.

A la surprise générale, le capitaine qui précède sa troupe, a gagné la route de Queretaro, tournant précisément le dos à la direction dans laquelle a été signalée la guérilla de Ramirez. C'est que toujours au départ, dans le but de dépister les espions, il masque son véritable objectif. Après une heure de marche, il se lance sur la droite en revenant sur ses pas. La colonne s'allonge à travers la plaine sans routes frayées. A d'interminables plantatations de maïs à moitié saccagées, succèdent des champs d'aloès d'où s'extrait le « pulque », le vin du Mexique.

Puis de vastes solitudes, parsemées de hauts poivriers aux longs rameaux odorants, s'agitant sous la brise. Çà et là, à travers l'espace, de maigres lagunes, vrais réservoirs de ce désert des hauts plateaux, d'où s'envolent à tire d'ailes de longs bataillons d'oies sauvages. C'est là qu'on fait halte pour se désaltérer et remplir les bidons d'eau saumâtre. Dans ce pays de la soif, le soleil est brûlant, le vent est glacial. La campagne n'y est troublée que par les *tornados* de poussière qui s'élèvent blanchâtres et tourbillonnants dans les airs.

Le capitaine, toujours aux aguets, la lorgnette braquée sur l'horizon, interroge ces tourbillons, dans la crainte qu'ils ne soient soulevés par une troupe en marche. A travers cette région ravinée, les surprises sont à redouter, grâce à la profondeur des « barrancas » dont est sillonné le pays. De plus, les reflets des grandes tiges d'aloès aux lueurs métalliques miroitent de loin sous le soleil, et imitent, à s'y méprendre, un défilé perpétuel de lances, l'arme favorite du cavalier mexicain.

L'étape a été longue et poudreuse. Le long du chemin, le capitaine n'a rien remarqué que certaines assiduités de l'officier de la garde rurale, s'attardant parfois aux côtés d'une soldadera voilée jusqu'aux yeux et montée sur une mule aux jambes nerveuses. Le capitaine, qui n'aime pas le flirtage sous les armes, l'a engagé un peu rudement à rejoindre la tête de sa compagnie. Le galant Prieto a obéi rapidement : la soldadera lui a jeté un regard d'intelligence.

Prieto, c'est le reître, au teint basané, aux cheveux à moitié crépus. Fils d'un « padre » et d'une Indienne, il a combattu sous tous les drapeaux, sous celui de Juarez comme sous celui de Marquez : indifférent à la vie comme à la mort, il n'est sensible qu'au pillage et ne connaît que la raison du plus fort.

Enfin la silhouette d'un « mirador » se profile sur le ciel bleuâtre : c'est le clocher de la modeste église de Cazadero, petit bourg situé à quelques lieues de Napales où se cache la guérilla de Ramirez.

Le capitaine, qui se méfie à bon droit de toutes les populations, gagne un « cerro », d'où l'on domine le village et y établit son campement. Aussitôt les grand'gardes placées, on forme les faisceaux, avec défense absolue de sortir du camp. Le monticule n'est abordable que par la face donnant sur Cazadero. En arrière, il est gardé par une immense barranca, large d'une soixantaine de mètres et s'enfonçant à pic de plus de cinquante pieds de profondeur. Les Indiens, aux cheveux noirs et plats, au nez écrasé, au large pantalon blanc, sont accourus du bourg pour débiter du « mescal » (eau-de-vie du pays), des « tortillas » du maïs et de la graisse. Deux vaqueros, vêtus de cuir fauve des pieds à la tête et armés du lazzo, ont amené un taureau qui va être abattu pour la nourriture de la colonne.

Au moment même où l'arrière-garde des soldaderas débouche au pied du cerro, l'animal qui pressent son sort, s'échappe. Le lazzo a sifflé dans l'air et est venu saisir l'un de ses pieds de derrière. Furieux, l'animal pique une pointe et frappe de sa corne le flanc de la mule encore montée par la soldadera voilée. La mule affolée s'enfuit à fond de train dans la direction de la barranca emportant avec elle la jeune mexicaine qui ne peut plus maîtriser sa monture. Le capitaine, encore en selle, a jugé le péril : il se lance au galop à la poursuite de la mule, la rejoint, saisit et étreint de son bras gauche la soldadera, et d'un puissant effort, tenant la femme suspendue à son côté, arrête son cheval, juste au bord du précipice où va rouler et se briser la mule projetée à toute vitesse. La Mexicaine était saine et sauve. Le capitaine, après l'avoir laissée glisser à terre, rentre paisiblement au camp, acclamé par la troupe et les Indiens émerveillés.

***

Sous une splendide voûte étoilée où rayonne dans tout son éclat la Croix du Sud, le camp repose, gardé par ses sentinelles. La nuit est froide sur ce plateau de S. Juan dont l'altitude atteint 1900 mètres au-dessus du niveau de la mer. Seul, le capitaine, allongé dans son manteau le long d'un feu qui s'éteint, ne dort que d'un œil. Au contact d'une main qui vient de se poser brusquement sur son épaule, il s'est redressé en sursaut. Derrière lui, se tient immobile la soldadera, un doigt sur ses lèvres, comme la statue du silence. La flamme du foyer qui s'est ravivée sous le vent illuminait son visage. Elle était charmante, la soldadera, avec ses grands yeux bruns, pleins d'énergie et de morbidezza, la tête encapuchonnée sous un « rebozo » rayé de rouge, formant les plis gracieux de la mantille !

« Senor cavallero, murmura-t-elle à voix » basse, tu m'as sauvé la vie. Je veux payer » ma dette. On sait que cette nuit tu veux te » mettre en route pour surprendre Ramirez. » Garde-t-en bien ! car il t'attend lui-même » à la barranca, en avant de Nopales, avec » quatre cents cavaliers ; il est prévenu que » ta troupe ne compte pas cent soldats. Gar- » de-toi aussi de la trahison qui peut marcher » avec toi. Crois-moi et adieu ! Nous sommes » quittes. » A peine ces mots jetés dans la nuit, le capitaine est debout. Désireux d'explications plus claires, il essaie en vain de retenir la femme qui lui échappe. L'enchanteresse a disparu derrière les faisceaux d'armes, et s'est perdue dans l'ombre au milieu des autres soldaderas.

Ce mystérieux avertissement avait apparence de sincérité : mais l'ancien chef de bureaux arabes avait l'âme trop bien trempée pour se dérober une minute à son devoir de soldat. Aller se heurter contre un ennemi supérieur en nombre, dérobé derrière une embuscade, c'était le métier de tous les jours, et son audace ne s'en effrayait point. Mais il réfléchit au mot de trahison. Le souvenir de l'officier mexicain qu'il avait réprimandé lui revint en mémoire. Il songea qu'il y avait peut-être certaine précaution à prendre, car la défection de nos alliés s'était déjà vue pendant l'action. Aussi résolut-il d'attendre la clarté du jour avant de marcher au combat. D'ici là, il aviserait au mieux : d'ailleurs, il se sentait rassuré par la connaissance exacte du terrain sur lequel il allait opérer. Alors, il s'étendit à nouveau sur sa dure couche ; puis, les paupières à demi-closes, il se prit à rêver de la terre de France. Un instant, la séduisante Mexicaine, comme une ombre, traversa les rêves du capitaine au cœur de bronze.

***

L'aube a rayé l'horizon : le crépuscule est court sous cette latitude. La diane, joyeuse comme le chant de l'alouette, a sonné dans les airs, se confondant avec les sons argentins de la cloche de Cazadero qui appelle ses pieux Indiens à la prière de l'Angelus. Après cette bonne nuit de repos, chacun se sent allègre et prêt à tailler de bonne besogne. Cavaliers et fantassins sont déjà sous les armes. Le capitaine, l'air martial, parcourt le front de la troupe en l'inspectant : puis, s'arrêtant au centre : « Mes enfants, s'écria-t-il, la matinée sera chaude. Nous serons un contre cinq : vous y êtes habitués. Il faudra se serrer les coudes ; du sang-froid et toujours l'œil sur moi. Vous savez bien que vous pouvez avoir confiance. Et puis, rappelez-vous que nous allons venger les pauvres camarades. Maintenant, en avant ! et à la grâce de Dieu ! »

Un frissonnement a secoué toutes les poitrines : l'air sentait déjà la poudre. La colonne se mit en route, les yeux de chaque soldat plongés anxieusement dans la brume du matin. Qui n'a éprouvé ce court sentiment d'angoisse, avant-coureur de la mêlée ?

Une fois en marche, le capitaine se rapprocha insensiblement de l'officier de la garde rurale. « Eh bien ! lieutenant Prieto, vous êtes sûr de vos hommes ? » — « Comme de moi, commandante. » — « J'ai fait un singulier rêve, Prieto. » — « Lequel, commandante ? » — « J'ai rêvé que je vous brûlais la cervelle. » — Prieto releva brusquement la tête, comme s'il s'était senti atteint en plein crâne : il était pâle, les lèvres serrées, fixant le capitaine pour savoir s'il parlait sérieusement ou s'il plaisantait.

Le capitaine appela aussitôt un de ses cavaliers, taillé en hercule, et lui parla à voix basse. Pendant que le cavalier décrivait une demi-volte et venait se placer sur l'autre flanc de l'officier mexicain, « Lieutenant, ajouta l'officier français, voici un cavalier » à disposition de usted. « Il a ordre de ne plus vous quitter d'une semelle et de veiller sur vous... crainte que vous ne vous trompiez de chemin. » Puis, le capitaine piqua des deux en avant, laissant Prieto abasourdi, d'autant que le cavalier avait tiré son revolver hors de sa fonte, en avait fait jouer le cran de repos, et tout en assujettissant l'arme à sa ceinture, sifflait placidement l'air « de la casquette à Bugeaud. » Cette fois, Prieto avait bien compris : il fallait marcher droit. D'ailleurs la soldadera a disparu des rangs ; sans doute faute de monture elle a dû rester en arrière de la colonne.

On s'est rapproché de la barranca de Nopales. Chacun est aux aguets. Voici que deux coups de feu sifflent par-dessus les têtes : ce sont les « avanzardas » de Ramirez, qui se replient en donnant l'éveil. Sur l'autre berge, tout à l'heure déserte, se déploie une ligne rapide de cavaliers qui tiraillent à toutes volées. En arrière des tirailleurs, dont les provocations injurieuses se confondent avec des cris presque sauvages, apparaissent deux forts escadrons de guérillas qui, lances au vent, attendent de pied ferme sur un terrain dénudé et criblé de taupinières.

Le capitaine n'hésite pas ; ordre est donné à Prieto de traverser la barranca de front, d'opposer tirailleurs à tirailleurs, en gagnant du terrain sur la gauche pour se relier à une grosse hacienda voisine qui, en cas d'insuccès pourra couvrir la retraite. Pendant que les fantassins amusent l'ennemi, le capitaine et son demi-escadron disparaissent dans la ravine, la contournent sans se découvrir, gravissent la berge opposée, et fondent comme un ouragan, sabres au clair, sur les escadrons qui leur tournent encore le dos. Le choc a lieu ; on entend un grand cliquetis de fer et d'acier. Les cavaliers s'entre-croisent et se chargent de plus belle ; le désordre de la guérilla est au comble. De son côté, Prieto, qui n'a que le choix de vaincre ou mourir, enlève hardiment ses fantassins rien qu'à la baïonnette.

Le terrain se jonche de morts et de blessés. Encore un effort, et les libéraux vont céder, malgré la « furia » de Ramirez qui ne cesse de rallier ses partisans. Le chef mexicain, à la veste noire, sous son sombrero au serpent d'argent, debout sur ses larges étriers, le zarape flottant à l'arçon de sa selle, est entraînant à voir, le visage en feu, et revolver aux poings, au plus fort de la mêlée.

Mais voici qu'un rugissement de joie retentit sur toute la ligne mexicaine. Le cheval noir du capitaine, frappé à mort d'un coup de lance et perdant tout son sang, vient de s'affaisser sous son cavalier. Les libéraux font retour avec rage : le cercle se resserre. Le capitaine, relevé sain et sauf, mais démonté, voit la partie compromise, fait sonner le ralliement et n'a que le temps, avec ceux de ses compagnons qui survivent, de se jeter dans le coral de l'hacienda, dont les portes se referment à temps, malgré l'effort des assaillants.

On s'est vite compté ; les cent combattants ne sont plus que soixante-trois ! Cavaliers et fantassins escaladent les terrasses de l'hacienda qui n'offre prise par aucune ouverture extérieure.

Abrités derrière des créneaux d'« adobes » (briques séchées au soleil), ils ont vite engagé sur les quatre faces, une fusillade nourrie qui fait reculer hors de portée Ramirez et sa bande.

Mais le capitaine ne se fait guère d'illusions. Le répit ne sera que de courte durée ! Pendant qu'il jette un regard mélancolique à son pauvre cheval, ce brave compagnon tombé là-bas au champ d'honneur, Prieto lui crie, de la terrasse opposée, que les libéraux reviennent en nombre, suivis d'Indiens chargés de grosses bottes de paille. Il est clair que l'ennemi va essayer d'incendier l'hacienda, comme jadis en terres chaudes à Camaron, où fut brûlée vive la glorieuse compagnie de la légion étrangère. L'ordre est transmis de laisser approcher à bonne distance, de façon à ne tirer qu'à coup sûr. Si on peut tenir jusqu'au soir, à la tombée du jour, on risquera une sortie pour gagner la barranca.

La fusillade a recommencé de part et d'autre. Les incendiaires gagnent du terrain ; les trompettes mexicaines aux notes criardes, mêlées aux vociférations du vainqueur, résonnent aux quatre coins de l'hacienda. Sous les ardeurs du soleil qui changent en brasiers les blancheurs des terrasses, la fatigue gagne peu à peu les défenseurs. Mais le capitaine, dont l'énergie n'a pas vacillé, vient de tressaillir : son oreille exercée a saisir dans l'air le son cuivré d'un refrain qui lui est cher. Un nuage de poussière surgit à la limite de la plaine. Une troupe de cavaliers tourbillonne tout d'un coup à travers la campagne, fauchant tout sur son passage. Les libéraux affolés s'éparpillent comme des volées de passereaux, au cri de « Carnicerosazeles ! » (Les bouchers bleus !) C'était le surnom des chasseurs d'Afrique depuis nos sanglantes rencontres de Chollula et d'Atlisco. Un de nos escadrons, lancé le matin même de Tula à la poursuite de Ramirez, en faisant face à S. Juan, était accouru à la charge au premier bruit de la fusillade répercutée dans la montagne. A son approche, le capitaine et sa troupe décimée font une vigoureuse sortie hors de l'hacienda. Les guérillas, pris entre deux feus, tombent ou s'enfuient ; mais leur chef Ramirez vient d'être fait prisonnier. De notre côté, on s'embrasse, on se remercie, on se félicite ; puis, l'on va ramasser les morts et les blessés.

***

Le soleil touche à son déclin. Le capitaine blessé d'un coup de feu pendant la sortie, repose étendu dans un lit dans l'hacienda ; les chairs de la jambe ont été seules atteintes. Le maréchal des logis est venu lui rendre compte que la cour martiale s'est assemblée pour juger le chef Ramirez. Celui-ci a comparu devant ses juges, fièrement drapé dans son zarape relevé jusqu'à mi-visage, et a refusé de parler comme de se défendre. Il a été condamné à être passé par les armes ; pour le moment, il est assisté du curé de Soledad, village voisin de Nopales, et l'exécution aura lieu à six heures sonnantes, devant l'hacienda.

Au moment où le sous-officier se retirait, le « padre » paraissait sur le seuil de la chambre, et, sans attendre l'invitation d'entrer, se précipitait vers le capitaine. « Senor caval- » lero, dit-il, je m'adresse à vous parce que, » m'a-t-on dit, vous êtes le commandant de » la troupe française. Les devoirs de mon » ministère me prescrivent de faire appel à » votre clémence. » Le capitaine protesta. « Si, senor ; quand vous aurez entendu la » révélation que la confession m'a fait connaî- » tre et dont l'humanité m'ordonne de vio- » ler le secret pour éviter un véritable crime » je suis certain que vous ferez grâce. L'offi- » cier qui vient d'être condamné à mort, sous » le nom de Ramirez... est une femme. Après » avoir vu massacrer sous ses yeux son père » et son frère, à Marelia, d'où elle est, le dé- » sespoir l'a égarée. Depuis six mois, Anita » Palom... se bat contre vous ; elle le » déclara. Maintes fois, sous des déguise- » ments, elle a franchi vos lignes ; elle s'en » fait gloire. Mais c'est une femme, senor, et » les Français ne tuent pas les femmes. » Tout cela était dit dans un long sanglot. Voyant l'émotion pénétrer son interlocuteur, le « padre » redoubla. « Je vous en supplie, » commandant, il n'y a pas une minute à per- » dre. Au nom de votre mère, de ceux qui » vous sont chers, laissez-vous toucher ! »

Le capitaine, malgré la souffrance que trahissait son visage, se leva ; puis, appuyé sur le bras du bon curé, il se dirigea vers la porte de l'hacienda.

A deux cents pas plus loin dans le champ, était déjà formé le peloton d'exécution ; dix pas en avant du front, la condamnée, les yeux bandés, attendait, fièrement campée. Au moment même où le capitaine, de sa voix la plus forte, s'écriait : « Arrêtez ! » l'adjudant avait levé son sabre ; un feu de peloton déchira l'air, et la Mexicaine, après avoir poussé le cri de « viva la libertad ! » s'abattit, d'une seule pièce, face à terre.

Le médecin s'était approché du corps ; il le releva et constata l'arrêt du cœur. A la vue de la jeune fille, le capitaine chancela sur lui-même, en se voilant les yeux. La morte, c'était la soldadera. Le ministre du Dieu de miséricorde psalmodie un *de profundis* de sa voix angoissée.

Au souvenir de la loyauté chevaleresque de la jeune patriote, tombée en héroïne pour l'indépendance de son pays, le capitaine, muet, se découvrit lentement, et une grosse larme tomba des yeux du vieux soldat.

Cte E. DE KÉRATRY.

DERNIERE HEURE

(De nos correspondants particuliers et par FIL SPÉCIAL)

L'administration centrale de la marine

Paris, 6 mars — Le *Gaulois* dit qu'un grand émoi règne dans les bureaux du ministère de la marine, à la suite d'un prétendu projet du contre-amiral Resnard, nouveau directeur du personnel, de provoquer de nombreuses démissions parmi les personnalités les plus importantes de l'administration centrale.

Le conseil municipal de Paris et les bookmakers

Paris, 6 mars. — Le *XIXe Siècle* croit savoir qu'à la suite de la décision du conseil municipal de Paris, d'interdire aux bookmakers l'accès sur les champs de courses parisiens, la direction de la sûreté générale, afin qu'il ne puisse pas exister plusieurs règles différentes, étudie les mesures à prendre sur tous les hippodromes de France ou supprimer l'industrie des paris. Le *XIXe Siècle* ajoute que des instructions seront adressées incessamment aux parquets et aux agents de l'administration.

Le crime de la rue de Trévise

Paris, 6 Mars. — Ducret, l'assassin de Mme Chauvilliers, la victime du crime de la rue de Trévise, s'est présenté dans la soirée au poste de la mairie de Passy et s'est constitué prisonnier. Après avoir été interrogé, il a été écroué au dépôt.

L'insurrection bulgare

Sofia, 6 mars.— Les nouvelles des divers points du Danube et de l'intérieur sont bonnes, il n'y a plus aucun soulèvement.

THEATRE DE ROUBAIX, situé rue Richard-Lenoir.— Bureaux à 6 heures 1/2 : — Rideau à 7 heures 1/4. — Dimanche 6 mars 1887. — Représentation extraordinaire. Spectacle offert aux dames. — Une dame accompagnée d'un cavalier ne paiera pas, deux dames ne paieront qu'une place. — Le plus grand succès du jour. — LES FEMMES COLLANTES, grande pièce bouffe en 4 actes. — M. BAZILE, comédie en vers en 3 actes, de M. Frédéric Germain, membre de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques.— 1er acte. Le complot d'un hypocrite. — 2e. Une fête rustique. Mésaventure. — 3e. Les amours de Bazile. — La vérité. — LES CROCHETS DU PERE MARTIN, drame en 5 actes. — Ordre du spectacle : 1. Bazile. — 2. Les Crochets du père Martin. — 3. Les Femmes Collantes.

Prix des places : Loges de face et premières publiques 3 fr.; Loges de côté, 2 fr. 50, Orchestre 2 fr.; Parquet, 1 fr. 25 Deuxièmes galeries, 1 fr.; Parterre, 75 c.

UN JEU DE BOULE A LA PLATINE sera donné, les dimanche 6 et 13 mars, Grande-Rue, en face de la rue du Collège, chez M. Deconde. Il y aura 1,000 francs de prix en espèces. La mise sera de 1 franc. L'inscription se fera à partir du 20 février, jusqu'au 13 mars, de 8 heures du matin à 5 heures 1/2 du soir. Le jeu commencera à neuf heures. Il aura lieu malgré le mauvais temps attendu qu'il est couvert. Du 26 février au 5 mars, il est à la disposition des amateurs.

UN TIR A L'ARC AU BUT, aura lieu, le dimanche 13 mai, estaminet de la « Promesse » (statue d'archer) tenu par Delsalle Hespel, dit « Baron » à Lys-lez-Lannoy. Il y aura 160 francs de prix en espèces. La mise sera de 0.60 c. L'inscription durera de 7 heures du matin à 5 heures 1/2 du soir. Le tir commencera à 11 heures.

LA MYSTÉRIEUSE

Eau des Muses est conseillée par les médecins. Hygiène de la tête ; enlève les pellicules, nettoye ; fortifiant, puissant ; rendant aux **cheveux gris** leur nuance primitive, l'éclat de la jeunesse.

Dépôt général, pour Roubaix et Tourcoing, chez M. DEUX, médecin-pharmacien, place du Trichon, Roubaix.

En France, chez tous les parfumeurs et pharmaciens. 13834

RUSSIE

Une maison, établie depuis 16 ANS dans deux centres manufacturiers, en Russie, représentant des maisons de France, d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie, qu'elle peut donner comme références (ce genre de références ayant seul une valeur réelle !) se charge de représentations pour l'industrie textile. Réponse au bureau du journal, sous chiffre A. B.

BERNARD

dentiste

MÉDAILLE D'OR

77, rue Nationale, LILLE 12967

HYGIÈNE DE L'ESTOMAC

Il est toujours bon de fortifier les organes digestifs par une alimentation tonique et reconstituante. On ne saurait trop recommander dans ce but l'usage du Racahout des Arabes de Delangrenier, 53, rue Vivienne, Paris. Cet aliment, aussi nutritif que fortifiant, forme le déjeuner le plus agréable et le plus hygiénique. Dépôts dans chaque ville. 14357d

AUX

DEUX NATIONS

GRANDE MAISON DE NOUVEAUTÉS

Anciennement 6, rue de la Gare

ACTUELLEMENT

89, BOULEVARD DE LA LIBERTÉ

A LILLE

LUNDI 7 MARS ET JOURS SUIVANTS

Continuation de la réalisation sur place du Stock de Marchandises, transporté dans les nouvelles Galeries, avec des

RABAIS SANS PRÉCÉDENTS

Nous donnons ci-après une énumération sommaire de quelques Lots avec leurs Prix de la dernière Expertise :

1° Un lot de **GANTS** satin fil Jersey, hauteur 6 boutons pour dames, abandonné, la paire	0 55
2° Un lot de **GANTS** de Suède, toutes nuances 2 boutons pour hommes, 6 boutons, pour dames, ayant coûté 2.25, donné au choix, la paire, à	0 95
3° Un lot de **MOUCHOIRS** 0m45 carrés, avec belles vignette tissées et beaux chiffres brodés, ayant coûté 3 fr. 75 la douzaine, taxé la 1/2 douzaine à	0 75
et non brodés, la 1/2 douzaine à	0 60
4° Un lot d'**ETAMINES** rayées, avec bordures couleur, d'une valeur de 0 fr. 80, donné le mètre à	0 20
5° Un lot de **TAIES D'OREILLERS** avec beaux chiffres brodés, donné à	0 55
6° Un lot de **DRAPS** en bonne cretonne, pour grands lits, ayant coûté 6 f. donné le drap à	1 95
7° Un lot de **TOILES A MATELAS** largeur 1 m. 40 dispositions variées, donné, le mètre, à	0 95
8° Un lot de **CHEMISES** de jour pour Dames, en belle cretonne, blanche, et ornées d'une belle broderie à la main, entièrement cousues à la main ayant coûté à établir 5 fr. 75, taxé la chemise à	2 95
9° Un lot de **ROBES D'ENFANTS** toutes tailles brodées à même valant 7 fr. 50, laissé la robe à	2 45
10° Un lot de **CHEMISES** pour homme, devant col et poignets toile, cols droits et rabattus, ayant coûté 6 fr. 75, taxée la chemise à	2 95
11° Un lot de **JERSEYS** en tissu pure laine noire toute taille, ayant coûté 7 fr., donné à	2 95
12° Un lot de **JAQUETTES** en drap demi-saison, toutes nuances ayant coûté de 12 à 20 fr., taxé à	7 75
13° Un lot de **TAPIS** pour escalier et passage, taxé, le mètre, à	0 45

Nous citons en outre parmi les Lots expertisés les beaux tissus et Lainages unis et fantaisie pour Robes et Costumes, les belles Confections de Printemps pour Dames et Fillettes, la belle Lingerie fine pour Dames, le beau Linge de table, les toiles fines en toutes largeurs, les Carpettes et Foyers d'Aucusson, etc., etc., taxés avec des différences de **40** à **60** 0/0 de leur valeur authentique.

AVIS AUX COUTURIÈRES

DERNIÈRE HEURE. — **Un lot considérable de Doublures riches double face noires et couleurs, très grande largeur, ayant coûté 1 f. 10 le mètre, sera abandonné à 55 centimes.** 14351d

Maison A. BOUTRY

36, rue de l'Espérance, Roubaix

ENTREPRISE

DE

TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS

Spécialement :

Pavages, Sables et Graviers

FOURNITURE ET POSE DE VOIES FERRÉES

Couvertures, zinguerie et plomberie

Réparations en tous genres.

Grande célérité 13957 27136

Le plus hygiénique des apéritifs est sans contredit l'**Amer Picon.** Sa vogue méritée lui a suscité la concurrence déloyale des falsificateurs, qui font débiter leurs produits sous la Marque **Picon.** Pour déjouer ces manœuvres, les consommateurs sont invités à demander, non pas un **Amer**, mais bien **un Amer Picon.** — *Exiger la Bouteille.* 13974

EAU DE SUEZ

VACCINE DE LA BOUCHE

Seul et unique dentifrice qui puisse supprimer à l'instant même et pour toujours les

MAUX DE DENTS

et par conséquent l'aurification et l'extraction des dents, maintenir jusqu'à la fin les

DENTS INTACTES ET BLANCHES

assurer jour et nuit la PURETÉ DE L'HALEINE.

Telle est, en effet, la mission que remplit

L'EAU DE SUEZ

Avec un succès toujours croissant.

Brochure explicative envoyée franco sur demande.

Dépôts : Dans toutes les principales maisons de pharmacie, parfumerie, etc.

Adresse de M. SUEZ, 44, boulevard de Courcelles, Paris. 14183

LE MASSON

Dentiste Expert

Dents et Dentiers perfectionnés

Rue de l'Espérance, 6, Roubaix

CRÉDIT LYONNAIS

Société anonyme fondée en 1863

CAPITAL : **200** MILLIONS

Ag. de Roubaix, rue de la Gare, à l'angle de la Grande-Place.

Dépôts remboursables : à 5 ans, 5 % l'an ; — à 3 ans, 4 1/2 % l'an ; — à 2 ans, 4 % l'an ; — à 18 mois, 3 1/2 %, l'an ; — à 1 an, 3 % l'an ; à plus court terme et à vue, à des taux divers. Prêts sur Titres français et Etrangers. Escompte et Recouvrements. Délivrance de chèques, traites, lettres de crédit sur France et Etranger. Garde de titres. Régularisations de titres. Ordres de Bourse, sans commission. Vente **sans frais** des Obligations de chemins de fer aux prix des Cies. Souscriptions **sans frais.** Vente et achat de monnaies étrangères. Escompte de coupons divers. Paiement immédiat et **sans frais**, des *Coupons, Rentes Françaises, Obligations Villes de Paris, Actions et Obligations des Cies Paris-Lyon-Méditerranée, Ouest, Est, Midi, Orléans et Nord, et autres Sociétés de Chemins de Fer, de Banque, etc., etc.*

Le Directeur-Gérant : ALFRED REBOUX.

Roubaix. — Imp. ALFRED REBOUX, r. Neuve 17